

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André-Maurice VIENNE

Le Rover Moot de Kandersteg

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1932, tome 31, p. 8-15

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



Le Rover Moot de Kandersteg

Monsieur l'abbé André-Maurice Vienne a donné au Collège, le 14 janvier, une causerie sur le Camp-Routier de Kandersteg. Il a bien voulu nous remettre ces larges extraits et nous l'en remercions.

Le « Rovermoot » de Kandersteg, c'est-à-dire, le congrès international des Scouts aînés au mois d'août 1931, est la plus récente étape, et non la moins favorisée de succès, d'une *Vie* et d'un *Mouvement* qui sont par excellence « l'élément constitutif le plus fort et le plus important du mouvement de jeunesse moderne ».

Vers la fin de la grande guerre, le besoin se fit sentir d'un entraînement scout supérieur et plus difficile pour les éclaireurs devenus des jeunes gens. C'est ainsi que, dans le cerveau du créateur et de l'animateur du scoutisme et grâce à l'atmosphère du mouvement, la branche *Senior* des *Routiers* se fit jour peu à peu et prospéra. Quand elle eut fait ses preuves et qu'elle se

fut solidement établie, le *Chef scout* écrivit, en 1922, sans doute le plus remarquable de ses livres « *La route du succès* », dont il existe aux éditions des scouts de France une traduction française préfacée par le Maréchal Liautey. Ce livre-guide reçut en effet un accueil extraordinaire de la part de ceux pour lesquels il avait été écrit et il fit le succès de la *Route*, c'est-à-dire, du mouvement des Routiers, en tous les pays où le scoutisme était prospère. A l'heure où Baden Powell convoqua le Congrès international de Kandersteg, il y avait dans le monde plus de soixante mille routiers : quarante mille en Angleterre et huit cents en Suisse. Trois mille délégués représentant vingt-cinq pays répondirent à l'appel du chef. Le terrain de campement de Kandersteg ne pouvait d'ailleurs en accueillir un plus grand nombre, à cause de son exigüité relative. Le choix de Kandersteg s'explique du fait que la fédération des diverses associations scoutées y est propriétaire d'un grand chalet-hôtel et d'un vaste terrain de campement destinés aux congrès internationaux.

Il y eut donc deux Kandersteg du 28 juillet au 8 août 1931 : le Kandersteg des hôtels, des chalets et des touristes et le Kandersteg des tentes et des scouts-routiers, celui-ci étalé en amont de la vallée sur le terrain de déjection du tunnel du Lötschberg, celui-là faisant voluptueusement la sieste en aval au milieu des pelouses tendres, les deux tout bruissants du roulement des trains et des eaux de la capricieuse Kander.

On me permit de dresser ma tente sur la place du Grand Chalet scout mais pas tout près de la rivière qui déborde à l'improviste quand il pleut à verse et il pleut, à Kandersteg, autant qu'à Morgins ! Pour n'avoir pas fait cas de cette instruction, une certaine nuit, nous avons dû, mon compagnon et moi, lutter d'abord contre un envahissement subit d'eau de pluie qui faisait fi des fossés que nous avions creusés le long des parois de la tente, puis contre les assauts d'un vent violent et, au comble de l'épreuve, nous avons dû déplacer notre tente que la Kander narguait à quelque demi-mètre, tandis que nos voisins, de beaux chefs anglais en pyjama, imperturbables sur leurs épaisses paillasses, boutaient l'eau hors de la tente avec leur quart à thé. Mais la bonne humeur scoutée fait trouver du charme en des aventures qui rebutent les visages pâles...

On avait dressé sur le talus désert, au Sahara, entre le quartier roumain et la Tour aux souris, deux grandes tentes de l'armée suisse qui serviront de tentes-chapelles pour le culte catholique. Mais c'est vingt-deux heures déjà et les autels ne sont pas encore construits, qui sont promis pour demain. A défaut de routiers suisses catholiques, je m'adresse à des protestants et des juifs qui m'aident à trouver des troncs et des planches, à les scier, à les assembler, avec un empressément et un humour qui m'émeuvent. Il y a donc moyen de faire tomber

les barrières ! Il est minuit passé. Quatre autels se dressent, deux par tentes, et tout à l'heure, seize prêtres catholiques romains célébreront le saint Sacrifice sur les autels rustiques construits par des routiers protestants ou juifs. Tout à l'heure, des routiers catholiques de tous pays : de France, de Belgique, d'Angleterre, de Pologne, d'Autriche et de Hongrie, de Hollande, de Palestine et même de Siam, viendront dans le désert du Sahara entendre les messes qui se succéderont entre six et neuf heures, messes sans surcharge, mais entières : colloque, offertoire et communion. Pourquoi d'ailleurs, ne pas communier tous les jours, puisque la grâce est le climat où vit l'âme ? Or de voir communier ces grands jeunes gens tous les jours, le sacristain des deux chapelles du désert est ravi. J'ose bien vous dire ce ravissement où le laisse une liturgie si vraie, puisque votre serviteur avait l'honneur d'être cet heureux sacristain !

Ce pèlerinage matinal et quotidien des routiers catholiques au désert du Sahara ne passe pas inaperçu. On s'étonne de ce va-et-vient recueilli, on admire, sans comprendre, cette force religieuse qui fait vivre intérieurement et sans façon tant de jeunes gens. Il arrive qu'on se renseigne ; tel routier vaudois par exemple, me proposera de l'accompagner au glacier du Löt-schen... pour que je lui explique la messe. La messe, frère scout, c'est Dieu qui fait sa bonne Action en notre faveur, et c'est nous qui lui offrons nos « services ». Ainsi les routiers catholiques de Kandersteg n'ont pas mis leur lampe sous le boisseau mais sur le chandelier, pour qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans le camp.

Les décorations les plus ingénieuses égaiant les lieux. Ici l'esprit d'initiative et de fantaisie a champ libre.

Tout le monde cuisine et les Anglais font connaissance avec les « Landjäger » qu'on mange crus et qu'ils préparaient au beurre, à l'eau bouillante !

Le camp foisonne d'Anglais — dix huit cents ! c'est tout naturel — qui s'ébaubissent qu'on puisse ignorer leur langue. Les Egyptiens, majestueux comme des pharaons, font asseoir leurs hôtes sur des tapis d'orient. La demi-douzaine de Palestiniens de Jaffa offre un exquis café turc. Les Ecossais s'époumonent dans leurs Big-pipers, espèces de grosses poires piquées de trompettes d'où sort une musique endiablée plaintive et martiale, avec des refrains qui se redisent sans cesse. Les Français veulent avoir l'air de quelque chose : ils ont d'ailleurs des raisons. Les Danois ont des allures de jeunes athlètes grecs au milieu d'un matériel impeccable. Les Belges sont les seuls à posséder dix curés pour soixante participants. On admire chez les Hongrois les ravissants croquis de l'artiste scout Marton représentant des scènes de la vie des routiers. Les Roumains, drapés dans leur ample pèlerine comme des sénateurs, ont le quartier le plus royalement décoré du camp. Le plus accueillant et le plus ascète des routiers autrichiens se présente tantôt en

bure franciscaine, tantôt en tenue scoute élégante. Et quand on aboutit chez les Suisses, on a certainement l'impression qu'ils sont les « grands manitous » du Kandersteg de toile. Partout l'épidémie des échanges internationaux entretient la bonne humeur et la fraternité : on échange les insignes, les autographes, les photographies et les pièces de l'uniforme : foulard contre jupe écossaise, bonnet contre turban, couteau contre collier, ceinturon contre... cornemuse !

La nouvelle, solennellement proclamée que Baden Powell dirigera tel après-midi un grand tournoi international, réveille l'esprit de compétition, fait mousser les petites vanités et les ambitions nationales. On s'attend, bien sûr, à des matches en règle. Or ce n'est que quand le tournoi, d'abord important, prend peu à peu la forme de jeux cocasses que les fiers compétiteurs s'aperçoivent que ces prétendus matches sont une malicieuse plaisanterie, une bonne leçon d'humilité et que le Chef « les a eus ». La foule hurle sa joie et Baden Powell, reprenant son sérieux, lance un nouveau concours sensationnel : c'est à qui porte les plus longs cheveux ! A la queue leu leu, les routiers soumettent leur plus ou moins grande tignasse au capillomètre improvisé du Chef. Le silence de la foule, curieuse du résultat, devient impressionnant. Tout à coup un tonnerre de cris éclate. Qu'y a-t-il ? Un routier tout à fait chauve s'est présenté subrepticement devant le chef et il sauve l'honneur de ses frères ! Délicieuse vengeance. Mais le recordmann des cheveux longs, c'est un Suisse, un grand diable de Juif de Lausanne.

Ce fait divers caractérise joliment bien le Chef scout qui reste le même meneur de jeunes qu'au collège.

Pour la première fois donc, des routiers de tous les pays ont été réunis pour vivre ensemble. Ce qu'il faut souligner d'abord, c'est la réussite éclatante de l'entreprise. Le « rovermoot » de Kandersteg a été un très beau camp par l'atmosphère de franche camaraderie, de libre et joyeuse énergie qui n'a cessé d'y régner. Quelqu'un disait, au retour du Jamboree mondial de Birkenhead en 1929, qu'il ne se risquerait pas à faire camper ensemble cinquante six mille hommes de soixante pays différents : une sérieuse police serait sans doute nécessaire — et qu'au point de vue de la discipline, de l'endurance physique et morale, cette manifestation fut quelque chose de prodigieusement immense. Eh bien ! J'ose dire aussi que je ne me risquerais pas à faire camper une dizaine de jours *seulement* trois mille jeunes gens qui n'auraient pas assez de discipline personnelle pour résister à la tendance, si fréquente chez les jeunes, surtout en groupe, d'abuser de la liberté qu'on leur donne, sans un fort contingent de gendarmes. « Or, le régime du camp de Kandersteg comportait le maximum de liberté qui soit compatible avec la vie en commun, écrit un Routier de France ; les routiers sortaient du camp comme ils voulaient ; ils pouvaient sortir le soir, pourvu qu'ils fussent munis d'un passeport signé

de leur chef. Pas un instant nous n'avons eu l'impression de l'anarchie et du laisser-aller qu'un tel régime — celui de la confiance — rendait possibles ; jamais les chefs du camp n'ont senti le besoin de revenir à des règles plus strictes. La splendeur des horizons, l'air pur des montagnes et la joyeuse vie de plein-air aidant, les routiers ont conservé l'énergie et la santé morale qui est leur apanage, et le camp est resté parfaitement propre ».

Baden Powell constate un écart formidable entre la jeunesse des colonies pleine d'énergie et de santé et celle des vieilles nations d'Europe ou d'ailleurs, gâtée par les langueurs et les fièvres de l'envers de la civilisation. Convaincu qu'un monde nouveau est possible, il conçoit le scoutisme, à l'aide de ses expériences personnelles, comme un moyen de restaurer la race avant qu'elle ne soit épuisée. « Nous pouvons faire beaucoup dans le mouvement scout, dit-il un jour à ses jeunes chefs, pour poser les bases d'un ordre nouveau ». Pour cela, il fait le bilan impitoyable des défauts et des vices actuels des peuples du continent, contre lesquels il dresse les vertus de leurs héros. A l'égoïsme qui les domine : à bas tous, et moi en haut, il oppose le « don de soi » au service du prochain, l'habitude de voir les choses en se plaçant au point de vue d'autrui. Il remet à neuf, sous une forme originale et moderne, le vieil idéal bien humain et chrétien de la *Chevalerie*, idéal que chaque Eglise ou chaque Patrie soumettra à sa sève particulière, un idéal capable de séduire l'imagination et le cœur de la jeunesse. Et pour amener les jeunes à saisir et à pratiquer le réel profond de cet idéal, il leur propose les jeux, les rites, les insignes, les totems, les symboles, les activités qui conviennent à leur âge, qui entrent le mieux dans leurs aspirations et qui sont de leur point de vue. N'allez pas croire qu'il écarte l'action de l'Eglise, de la famille et de l'école. Il la suppose et son scoutisme est leur auxiliaire, leur serviteur, leur troupe de renfort : *il s'exerce précisément les jours où les autres institutions éducatives chôment.*

Le scoutisme prend donc les garçons, ouvre leur esprit et leur cœur, en fait sortir la personnalité à l'exclusion de ce qui est mauvais — il n'y en a pas deux qui soient exactement semblables — et il les amène à travailler eux-mêmes à l'épanouissement de cette personnalité. « Il y a cinq pour cent de bon, dit Baden Powell en son guide des chefs, même dans le plus mauvais caractère. Le jeu scout consiste à le découvrir et à le développer du 80 à 90 % : ça c'est de l'éducation et non de l'instruction. »

Mais le pourcentage sera sans doute plus élevé si le scoutisme prend déjà le garçon à l'âge des petits gamins de huit ans et s'il le suit, pour qu'il y ait continuité dans l'éducation, de l'enfance à la virilité, au travers des trois phases successives de leur progrès physique et moral et en s'y adaptant. Ainsi, il y a plus de chance que le garçon, scout un jour, le soit toujours.

En s'y adaptant, ai-je dit, et c'est pourquoi le scoutisme de Baden Powell se présente sous trois manières d'être :

Il est le scoutisme de meute pour les louveteaux — des enfants

de 8 à 11 ans qui vivent dans un monde imaginaire, vie irréelle mais concrète de la Jungle.

Il est le scoutisme de troupe pour les éclaireurs — des adolescents de 11 ans à 17 — qui basent leur activité sur une fiction, la vie de l'explorateur.

Il est enfin le scoutisme de clan pour les routiers — des jeunes gens de 17 ans et plus — qui sortent du domaine de l'imagination ou de la fiction pour entrer résolument dans la réalité et s'adapter au monde tel qu'il est et y jouer leur rôle.

La valeur du routier, comme on le voit, dépend par conséquent pour une large part de la valeur du louveteau qui monte à la troupe et de la valeur de l'éclaireur qui entre en clan. Par quel moyen Baden Powell a-t-il réalisé ce jeune homme « style nouveau » qui s'appelle le routier ? Vous attendiez la réponse : elle est prête. En prenant un éclaireur et en lui faisant pratiquer un scoutisme « plus élevé et plus difficile ». Je n'ai plus qu'à vous donner maintenant la définition du scoutisme lui-même, en y ajoutant *l'extra* qui concerne le routier et vous aurez la réponse à ma deuxième question : qu'est-ce que le routier ? Oh ! quel détour pour y arriver ! Cette petite excursion, comme vous le verrez, a sa raison d'être.

Voici donc ce chef-d'œuvre de définition, qui, je vous prie, doit fixer votre attention !

« *Le Scoutisme*, en général, est un mouvement d'éducation inventé par Baden Powell, ayant pour but d'aider à l'éducation active de l'âme et du corps du garçon, éducation ayant pour base la religion, et pour méthode l'étude de la nature pratiquée au moyen et dans le cadre d'une fraternité de *Campeurs coloniaux*, étude organisée comme un jeu : représentation, essai et préparation de leur vie sociale, avenir de citoyens catholiques ».

Le scoutisme du routier est un mouvement d'éducation comme celui des louveteaux et des éclaireurs, mieux, c'est le troisième stade d'un même mouvement. C'est un mouvement, c'est-à-dire, une chose jeune, personnelle, souple, variée, vivante, qui a de l'ampleur, qui s'étend, s'accroît, s'améliore. Ça ne doit pas s'ossifier, ni s'encroûter dans les couches épaisses du convenu, du formalisme et de la paperasserie. Les règles du jeu scout guident, orientent l'activité des routiers mais ne la restreignent pas, comme c'est le cas des règlements.

C'est un mouvement d'éducation : le scoutisme des routiers s'intéresse à tout le jeune homme, à son intelligence, à son caractère, à son habileté manuelle et à son cœur, de sorte qu'il le développe harmonieusement. Il l'entraîne surtout à l'étude personnelle de la réalité et au gouvernement de soi-même, afin qu'il ne marche pas au hasard, à l'imitation de la foule.

L'éducation des Routiers est une éducation active, ce qui distingue le mouvement scout des patronages et des cercles où l'on fait entrer les idées à coup de pompe et où les membres subissent plus qu'ils ne produisent. Mais tandis que l'éclaireur se prépare par toutes sortes de petites industries à rendre service, le routier, lui se consacre déjà à des réalisations pratiques sous l'une ou l'autre forme du service d'autrui, et d'une manière habituelle.

Toutefois le jeune homme ne sera porté aux activités saines du service d'autrui que s'il est d'abord sain lui-même : mens sana in corpore sano. Voici en quels termes le R. P. Doncœur fait l'apologie de cette santé scout : « Santé du corps. Et non violence, ni brutalité sportives. Mais exercice harmonieux, au grand air, dans la vie dure et forte du camp. Santé de l'esprit, qui contrebat si heureusement l'affreux verbalisme de l'instruction moderne, en développant les facultés réalistes, attention, observation, jugement.

Santé de la volonté, en lui assurant la force et la souplesse.

Santé du cœur en lui apprenant les humbles vertus de droiture, de politesse, de bonté et de dévouement quotidien.

Santé de l'âme en la plongeant dans ce « climat de la grâce » qu'à chanté Péguy et qui nous refait fils de Dieu.

Santé qui rayonne par la beauté du regard et la joie des lèvres ».

Pour qu'elle donne au routier cette santé intégrale, l'éducation scoutie est nécessairement fondée sur la religion surnaturelle et sur la vie de camp. D'abord la religion. L'objectif primordial du scoutisme est de mener chaque routier à la décision personnelle de choisir, dans l'Eglise, le Christ pour son Maître et de lui offrir sa vie. Le routier pratiquera donc son scoutisme *catholiquement*, en réservant à la vie catholique et à l'action catholique le meilleur de ses énergies.

Puis la vie de camp, c'est-à-dire, une reproduction de la vie coloniale qui est une véritable école d'énergie, celle où se retrempe, où se refond la race comme en un creuset. Les Suisses qui n'ont pas de colonies doivent se contenter de cette reproduction, mais ils ont de magnifiques montagnes et de belles forêts où elle peut se reproduire à l'aise et c'est énorme. Le scoutisme n'est donc pas précisément une vie de salon et de fauteuil, mais une vie de plein air dans le recueillement naturel des montagnes et des forêts. Quand le Seigneur eut fait son œuvre, il vit que tout ce qu'il avait fait était bon. Bon pour qui ? et pour quoi ? Bon pour élever l'homme à Dieu. Il est certain que la divine manière d'utiliser la nature — notre pays est si beau ! — ce n'est pas de l'utiliser pour ne penser qu'à soi, mais bien, fut-ce en y trouvant beaucoup de joie, pour ne penser qu'à Dieu et, pour l'amour de Dieu, à son prochain. C'est ce que recherche le scoutisme. Le scoutisme catholique nous apprend en effet à concilier l'amour des choses qui chantent dans la nature avec le christianisme intégral, à aimer parfaitement la terre pour aimer parfaitement le ciel, à être en règle à la fois avec le bon Dieu et sa création. Cela d'autant mieux que le plein air scout désintoxique l'âme et le corps, les délivre de la matière et du confort excessif qui est la forme raffinée du matérialisme, et finalement conditionne la vraie joie et la compréhension fraternelle. Pour tant de raisons, le routier a le culte du plein air et l'étude de la nature est une de ses occupations favorites. L'un et l'autre le stimulent à perfectionner sa technique scoutie. Car les camps routiers, les camps volants en particulier, sont de véritables explorations, je le dis par opposition aux raids des amateurs et des touristes.

Dieu, le devoir exigent encore du routier une autre activité qui est un autre genre de route : l'apprentissage, l'essai du service social et civique, disons le mot chrétien, de l'*apostolat*. Le routier conserve la tradition chevaleresque de faire chaque jour une bonne action et il oriente toute sa vie vers l'idée de responsabilité et d'*apostolat*. Mais en renouvelant sa promesse, il s'est engagé à faire plus que l'éclaireur. Il s'est engagé à trouver un emploi quelconque où il travaille maintenant d'une manière habituelle et désintéressée au bien général, soit dans le mouvement scout lui-même, soit dans le mouvement paroissial et chrétien social.

Ajoutons enfin qu'il trouve un appui fraternel pour « tenir bon » auprès de ses camarades de clan, et des conseils réconfortants auprès de son chef et de son aumônier.

Des exemples variés vous feraient mieux comprendre cette belle théorie. Je n'ai le temps de vous citer que celui-ci : Des clans routiers de France recherchent actuellement toutes les Vierges des rues de Paris et des villes de Province ; ils repeuplent les niches vides ; ils illuminent toutes ces Madones de la Route.

Je ne puis vous dire ce qui se fait chez nos routiers catholiques puisqu'ils n'existent presque pas et le peu qui existe n'est pas encore en forme. Si, j'allais oublier les routiers de Genève qui assurent l'expédition régulière de notre revue scout romande ! Merci à eux.

Qu'est-ce qu'un *routier* ? En un mot, le routier est un *girovague*, non pas dans le sens de vagabond mais de *chevalier errant*, celui qui est toujours en route à travers le pays pour rendre service.

En Suisse, le scoutisme, le scoutisme catholique en particulier, n'est qu'à ses débuts, à ses premiers essais. Il me semble qu'on ne tire pas tout le parti possible de la force de ce mouvement d'éducation. En laisserions-nous le monopole aux socialistes et aux communistes ? Un auteur disait naguère du scoutisme : Comment se fait-il que l'Eglise néglige un tel levier ? Heureusement, elle commence à s'en servir. Mieux vaut tard que jamais et laissons-lui le temps de labourer profond.

Au début de l'ère chrétienne où l'ordre romain informait le monde, Saint Maurice et ses légionnaires ont parcouru les routes de notre beau pays et ils y ont laissé l'empreinte de leur sang. Et combien d'autres pèlerins après eux ! Le mouvement scout, avec ses routiers, n'est qu'un retour à de vieilles traditions helvétiques et chrétiennes. A l'exemple des routiers de France qui ont choisi comme point de départ et comme point d'arrivée de leurs explorations, le vieux pavé de bronze des routes de leur pays, face à Notre-Dame de Paris, plaise à Dieu, Messieurs, que les routiers catholiques de Suisse romande considèrent toujours le tombeau des GRANDS MARTYRS d'AGAUNE comme le carrefour sacré de leurs pèlerinages terrestres !

André-Maurice VIENNE